

AUSLÖSCHUNG / EXTINCTION / WYMAZYWANIE

DU 22 JANVIER AU 2 FÉVRIER 2002

B
E
R
N

37

ODEON

THEATRE DE L'EUROPE

(en polonais, surtitré)

Auslöschung / Extinction / Wymazywanie

d'après Thomas Bernhard

adaptation, traduction,
mise en scène et scénographie Krystian Lupa

musique Jacek Ostaszewski

assistant à la scénographie Piotr Skiba
assistante à la mise en scène Jaga Dolinska
réalisation des costumes Iwona Pietras-Malinowska
réalisation des mannequins Jan Zborowski
réalisation du décor Atelier du Teatre Dramatyczny de Varsovie
surtitrage Ewa Pawlikowska

et l'équipe de l'Odéon-Théâtre de l'Europe

PRODUCTION : Teatr Dramatyczny de Varsovie.

RÉALISATION : Odéon-Théâtre de l'Europe.

Spectacle créé à Varsovie en mars 2001.

Auslöschung-Extinction sera joué au Centre Dramatique National de Normandie-La Comédie de Caen du 27 février au 2 mars 2002.



BERN 37



REPRÉSENTATIONS :

Odéon-Théâtre de l'Europe, Grande Salle,
du 22 janvier au 2 février 2002.

Spectacle en deux parties pouvant être vues
en deux soirées ou en intégrale.

1^{ère} partie : les 22, 24, 29 et 31 janvier à 20h.

2^{ème} partie : les 23, 25 et 30 janvier et 1^{er} février à 20h.

Intégrales : les 26 et 27 janvier et 2 février à 15h.

Relâche le lundi.

Durée du spectacle :

1^{ère} partie : 3h, avec 1 entracte.

2^{ème} partie : 2h35, avec 1 entracte.

Intégrale : 1h30 d'entracte entre les deux parties.

Le bar de l'Odéon et la librairie
vous accueillent avant le spectacle
et pendant les entractes.

Les hôtessees sont habillées par
Jean-Michel Angays.

Ans lo "schanz"

avec

| | |
|--|--------------------------|
| Piotr Skiba | Franz Josef Murau |
| Jadwiga Jankowska-Cieslak | La Mère |
| Adam Ferency | Le Père |
| Jolanta Fraszynska | Caecilia, soeur de Franz |
| Agnieszka Roszkowska | Amalia, soeur de Franz |
| Wojciech Wysocki | Johannes, frère de Franz |
| Andrzej Szeremeta | Gambetti, élève de Franz |
| Maja Komorowska | Maria, poétesse |
| Marek Walczewski | L'Archevêque Spadolini |
| Waldemar Barwinski | Alexander |
| Zygmunt Malanowicz | Oncle Georg |
| Mariusz Benoit <i>(les 22 et 23 janv)</i> | Weinflaschenstöpsel- |
| Zbigniew Rucinski <i>(du 24 janv au 2 fév)</i> | fabrikant * |
| Malgorzata Niemirska | La Tante de Titisee |
| Aleksandra Konieczna | La Cuisinière |
| Slawomir Grzymkowski | Le Jardinier |
| Agnieszka Wosinska | La Cousine de Paris |
| Jaroslaw Gajewski | Le Parent lointain |
| Michal Gadomski | Le Garçon de café |
| Krzysztof Szekalski | Le Photographe |
| Jerzy Jaroszynski | L'Ancien Officier |

* Le-fabricant-de-bouchons-de-bouteilles-de-vin

Michal Gadomski, Dominik Cziao Ses fils
Jaga Dolinska Une Inconnue
Lukasz Gajewski Franz Josef Murau jeune
et
Henryk Baba, Tadeusz Baba,
Jacek Blazejewski, Pawel Ciok,
Wojciech Fusnik, Piotr Gajewski,
Jacek Gieppert, Zbigniew Jablonski,
Gabriel Wasinski, Jerzy Wronski.



un théâtre avec absence d'intrigue

23:15 2000-05-18

Quelque chose commence à mijoter ! Car tout autour, c'est encore l'angoisse que le théâtre n'émerge pas de tout cela et que le matériau littéraire soit monotone et chiant et que, à vrai dire, il n'y ait pas véritablement de drame théâtral mais des insinuations. Si on compare avec *La Plâtrière* où toutes les scènes sont déjà prêtes à l'emploi, où tout est réglé comme du papier à musique... ici, il n'y a que le rêve qui constitue une scène à part entière, et encore, car même comparé avec les scènes dans *La Plâtrière*, il reste pâle et anémique... Heureusement, aujourd'hui quelque chose commence à poindre, c'est peut-être, justement, ce matériau non-dramatique qui me donne le plus de chance de couper le cordon ombilical avec le théâtre que je cultivais jusqu'ici, à savoir ce "réalisme magique" approfondi par la psy-

chologie qui, à force, est devenu une sorte de manie. Alors quoi ? Eh bien, tous ces gestes secrets, mystérieux, des gestes rentrés, gestes familiaux, gestes cachés, dissimulés - les gestes qui puent et cette espèce d'intimité non-théâtrale des personnages, une intimité lourde, dépourvue de psychologie, provenant cependant d'un noyau non-dramatique, non-perfide, d'un noyau de vie chargée, maladroite, égocentrique, éloignée de ce qui est vraiment intéressant. D'une part, c'est une vie faite de reproches, d'autre part elle est un tantinet gourmande - une vie non-dramatique, comme de la guimauve, inapte à être saisie par une dramaturgie. Mais ce côté "guimauve" est susceptible de créer une saveur inédite - une menue puanteur de la vie dépourvue d'intérêt, un croupissement dans une attente immobile et déçue... Les sœurs, le fabricant-de bouchons-de-bouteilles-de-vin - la banalité

déconcertante de l'événement, l'absence d'intrigue... Voilà, c'est ça ! C'est un théâtre avec absence d'intrigue... Des événements de l'ordre du mental, un effleurement de la matière, un effleurement de l'existence... Le théâtre de l'existence qui s'écoule... de la matière mystérieuse de rappels.... je dis bien : de rappels et non pas de souvenirs... Des blessures et des traumatismes s'ouvrant dans une litanie de rappels... Et ces excroissances, ces fuites, ces percées - ces retournements de la réalité tels les éclairs, ces incarnations "en passant" - tous ces ectoplasmes s'enfuyant comme des rats qui se dispersent sous nos yeux. Adam dit que subitement quelque chose s'était rompu, il leva les yeux et vit une assiette suspendue en l'air. Là, le petit Franz Josef se met à courir

comme s'il s'était arraché d'un coin où se serait collé un vieux fragment d'autrefois de cette existence infantile chassée de sa demeure. Il est comme un rat, soit il lança l'assiette dans l'air, soit il ne la lança pas du tout, et devant les paroles de sa mère, il s'enfuit dans les toilettes. Et il est attrapé là-bas par les répétitions déchaînées, insistantes, vengeresses, les litanies, les prières de sa mère, ou plutôt ses anti-prières. Ce sont comme des résultats des fouilles et des trouvailles - des lambeaux de la matière d'un nouveau réalisme - d'un réalisme non-dramatique, d'un réalisme façon litanie... obsédant, répétitif. C'est exactement ce qu'il faut que j'emprunte à Bernhard, c'est à partir de cela que je dois construire un théâtre adéquat.

■ Manifestations autour d'*Auslöschung / Extinction*

Le vendredi 18 janvier à l'Institut polonais, en présence de Krystian Lupa : Projection de *La Plâtrière (Kalkwerk)*, d'après Thomas Bernhard, mise en scène de Krystian Lupa (en polonais, casque de traduction mis à disposition). Entrée libre, réservations au 01 53 93 90 10 ou 24. Institut Polonais, 31 rue Jean-Goujon 75008 Paris.

Rencontre avec Krystian Lupa, lundi 28 janvier à 19h à la Sorbonne, à l'amphithéâtre Descartes. Rencontre organisée avec le Centre de civilisation polonaise, animée par Anna Labedzka. Renseignements 01 44 41 36 90. Université Paris IV / La Sorbonne, 17 rue de la Sorbonne, 75005 Paris.



Qu'est-ce qui est important dans cet état de choses et par quoi commencer ? Il existe des milliers d'autres questions. Comment faire émerger de l'intériorité ce processus intérieur ? Ce cheminement, ce creusement... Cette persuasion ? Cette prière... Et pourquoi le rêve est-il si important pour Franz-Josef ? Malgré son apparente légèreté... Ce rêve tout empaqueté, insignifiant... Infantile, comme s'il était caché dans l'état embryonnaire de l'enfance... dans un état embryonnaire... dans quelque chose qui est fermé vers l'intérieur... [...] Cette apparente insignifiance me fait peur... Pourtant, c'est moi-même qui ai choisi ce rêve pour qu'il fût incarné... Ce rêve, c'est pour transcender, pénétrer la frontière entre moi et Gambetti... C'est comme si une double osmose, ce miracle qui consiste à introduire un étranger dans l'espace de son propre rêve était possible. Passée cette frontière, je deviendrai à part entière maître de Gambetti, malgré les angoisses et les accès de la dépression, malgré la mauvaise conscience où je m'accuse moi-même de charlatanisme, d'attirer illégalement mon disciple dans les profondeurs de ma subjectivité chaotique, malade, dans les profondeurs du cosmos qui, en réalité, est une boîte de Pandore... Et pourtant je veux emmener Gambetti à l'intérieur de mon rêve - c'est à dessein, un défi amoureux... Il y eut dans ce rêve un lieu béni, miraculeux, un lieu, certes, non-accomplé, mais prometteur d'un miracle, en quelque sorte la garantie de ce miracle. Une table avec des livres

bénis... Il est vrai qu'il s'agit des œuvres de Schopenhauer et des poèmes de Maria ou de quelqu'un d'autre encore, d'un autre philosophe bien-aimé, d'un autre poète bien-aimé... Mais à dire vrai, ce n'étaient pas les œuvres de ce monde, d'ici-bas où tout ce qui naît est minable et raté. Car c'étaient, me semble-t-il, des œuvres dont les auteurs auraient pu les écrire s'ils s'étaient débarrassés de leur fainéantise et de leur impuissance. Ce sont des œuvres promises, œuvres secrètes, œuvres écrites dans une autre dimension, comme si elles avaient été écrites au ciel ou dans les territoires où l'on ne séjourne que potentiellement et secrètement... Ces livres sont devenus secrètement notre

propriété - nous sommes parvenus jusqu'à eux... Qui est parvenu jusqu'à eux ? Alexander ou Maria ?... Et dire que tous ces livres sont pour moi une surprise, je ne m'y attendais pas, je sais si peu de choses à leur sujet... Mais, d'une certaine manière, même Maria n'est pas au courant jusqu'au bout... En apprenant que nous sommes en possession de ses poèmes, elle se met à crier "au voleur", mais aussitôt après, elle se sent attirée par quelque chose et elle vient vers nous. Comme si, dans un rêve, le thème de l'ambivalence était possible : quelque chose de familier et d'étranger, de merveilleusement étranger peut m'appartenir en même temps, c'est créé par moi et mainte-

nant moi-même, je deviens un homme, un pèlerin étonné dans l'espace sans cesse grandissant de cette œuvre... On dirait que Maria, elle aussi, a entendu parler de ces œuvres bénies, et, en quelque sorte, des miennes propres. Je me souviens des rêves où, dans mon appartement ou dans mon atelier, c'est-à-dire dans celui de Rudzka-Cybisowa où j'étudiais, je retrouvais mes toiles qui, d'une certaine manière, s'étaient échappées de ma mémoire, des tableaux peints dans une autre dimension, ou peut-être, dans cette réalité-là où j'étais un assassin - très probablement le meurtrier de mon propre père... Il faut pouvoir racheter ce genre d'œuvres avec quelque chose...



Il faut, peut-être, commettre ce geste, ce péché mortel ancré quelque part, potentiellement à la périphérie, pour mériter la pénitence en vue de ces œuvres bénies. Car nos œuvres sont comme une croix de pénitents, qui est là non seulement pour notre rédemption mais aussi pour celle des autres. Je me réveille, après ces deux rêves que je ressens fortement comme semblables, comme des rêves-jumeaux, avec une ferme conviction que la réalité rêvée est vraie... je ne peux pas me libérer de ce meurtre et de ces œuvres (géniales). Il existe plusieurs tableaux... Mais ils sont non seulement un dépassement de mes

possibilités, mais aussi un dépassement des limites imposées par la peinture. Ces tableaux, ce sont des mondes... Non, pas parce qu'ils vivent... ou parce que les personnages bougent... Ces tableaux sont des mondes à part entière à cause d'une synthèse bénie, à savoir de quelque chose qui est arrivé à Giorgione dans *La Tempête* - ce rayonnement d'un instant figé dans le tableau, cet élargissement vers tout le reste qui, en apparence, n'existe pas sur le tableau, ce saisissement par un petit bout du mystère majestueux et grave de l'homme où l'on voit encore le toucher des doigts de Dieu... Il existe cinq ou



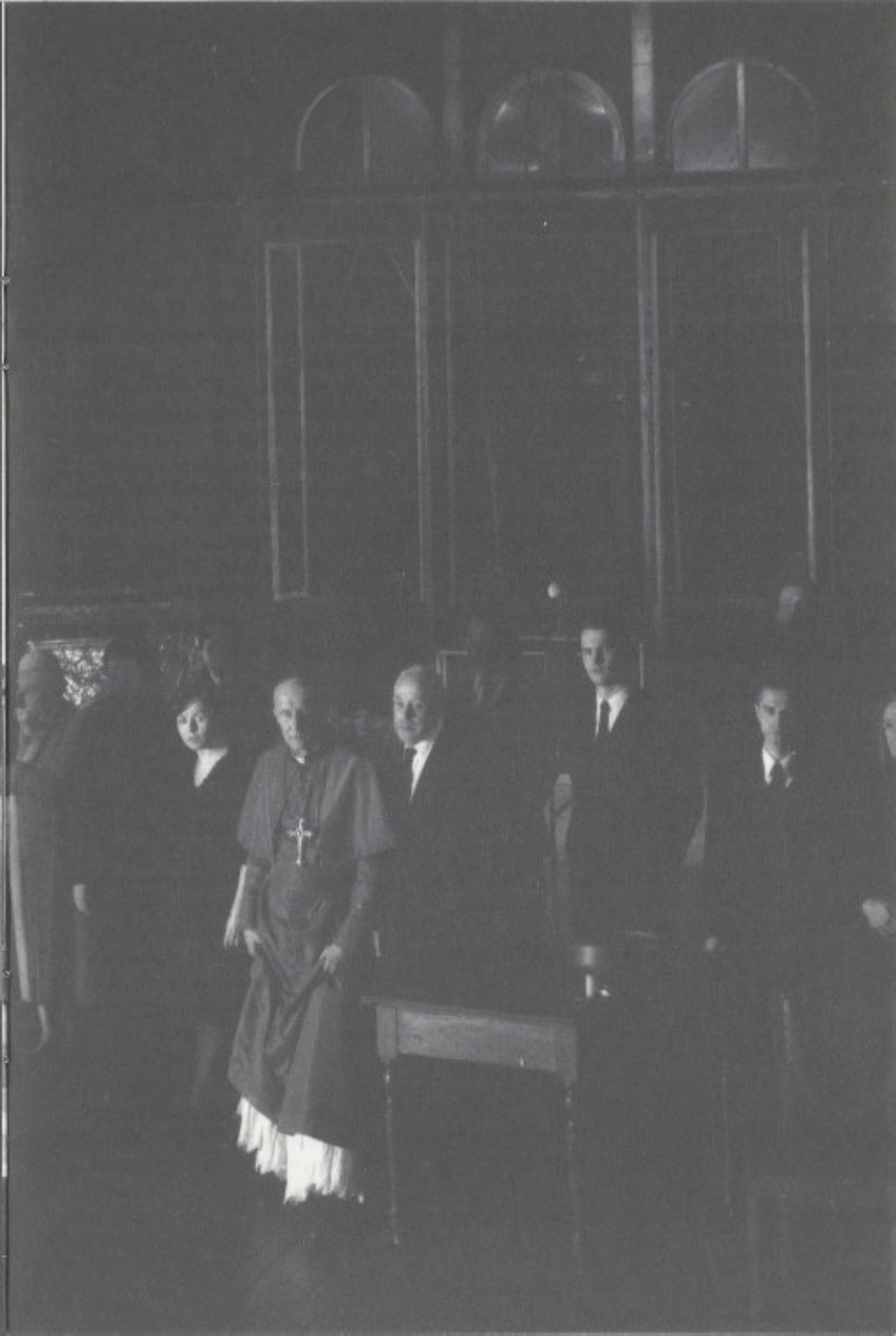
six tableaux de ce genre... Et je sais que je les avais peints, je m'en souviens et je sens le mystère de chacun d'eux. Seules les circonstances de leur émergence sont quelque peu mythiques et pas claires... Il en est de même avec les poèmes de Maria. Elle-même ne sait pas très bien ce qu'ils représentent vraiment. On pourra enfin comprendre le livre de Schopenhauer, le livre de Schopenhauer fera passer aux rayons X le monde entier, il fera passer aux rayons X nos âmes... C'est le livre de Schopenhauer jamais écrit, le livre que Schopenhauer eût écrit, s'il n'avait pas été prisonnier de son corps... Alexander ne sait pas, lui non plus, d'où viennent tous ces livres... Un peu comme dans une séance de spiritisme... nous ne savons pas qui fait tourner l'assiette. Nous portons le soupçon sur quelqu'un d'autre... Tous ces livres sont pour nous une surprise, connue et inconnue en même temps. Et c'est à ce moment-là que je veux introduire Gambetti. Mais lorsque je le montre à Gambetti, c'est alors toute la magie et toute l'énergie qui faiblit... Il y a un risque de rupture... Les personnages se perdent durant un instant, s'oublient dans leur questionnement, ils oublient tout simplement ce qu'ils font là... Mais d'abord il y a un chemin difficile et délicat, un sentier où l'on peut se perdre... Le fait de retrouver Gambetti par une association d'idées - un rêve de haute montagne... Moi aussi, j'ai fait des rêves de haute montagne... Un rêve de haute montagne... Ensuite, l'anecdote sur le chien de Schopenhauer nous a fait beaucoup de bien. Grâce à elle, j'ai

pu saisir Gambetti... Je me suis accroché à lui... Je peux m'écarter un moment et étaler au pied de ce rêve, tel le tapis que j'avais oublié au début, le paysage où ce rêve est apparu pour la première fois... Et dire que j'ai déjà installé la table de mon rêve et quelques meubles qu'on ne peut plus bouger de place... Au-dessous, il faut glisser le tapis... Désormais je peux m'extraire du lieu initial et le nouveau lieu sera le premier du rêve incarné.

Krystian Lupa

(extraits du journal de travail
d'*Auslöschung*, traduits du polonais
par Ewa Pawlikowska)





Ans löschung

Les spectacles

12204 73

1978

Publié en 1986, *Extinction* compte 607 pages dans sa traduction française, mais Krystian Lupa (qui a aussi transposé sur scène *L'Homme sans qualités*, de Musil) en a vu d'autres. Le texte de Bernhard est constitué de deux monstrueux paragraphes de taille à peu près égale. Dans le premier, intitulé *Le Télégramme*, un narrateur nommé Franz Josef Murau raconte dans quelles circonstances il a été informé, à Rome, du décès subit de ses parents et de son frère aîné dans un affreux accident de voiture qui décapite littéralement sa mère. Du même coup, il se retrouve unique héritier du domaine familial, Wolfsegg ; Murau est d'ailleurs convaincu que ses parents ne l'ont conçu que pour être l'héritier en second, à titre de précaution, au cas où son frère devait disparaître. Dans la deuxième partie, *Le Testament*, Franz Josef Murau, surmontant son dégoût, a quitté Gambetti, son cher élève romain, pour regagner au plus vite le berceau de ses ancêtres, où il s'était pourtant juré de ne plus revenir après le récent mariage de sa sœur Caecilia. Méditant sur les lieux de son enfance, non loin de la Villa où ses parents cachèrent des dignitaires nazis après la guerre, Murau se prépare aux funérailles, auxquelles vient assister le vieil amant de sa mère, l'éloquent, l'inénarrable et

à certains égards l'admirable archevêque Spadolini. Peu à peu, le narrateur affermit sa décision d'écrire l'*Extinction* de Wolfsegg, de sa famille, mais aussi de toute sa vie, et finit par faire don de son domaine à la communauté israélite. L'"extinction" est ainsi à la fois acquittement d'une dette, règlement de comptes, mais aussi interminable travail de la libération et du consentement à la disparition. Quant à Wolfsegg, ce fief qui tient de l'exploitation agricole, du musée et du château médiéval, il est un concentré de l'Autriche et de son histoire selon Bernhard. Et cette Autriche détestée, abominée, mille fois maudite, devient à son tour une figure obsédante de l'horreur contemporaine. *Extinction* peut du coup être lu comme une sorte de libre encyclopédie capricieuse de la détestation du monde - on y trouve des opinions sur presque tout, sombrement motivées et fanatiquement ressassées avec l'humour implacablement ambigu qui est la marque de Thomas Bernhard - mais aussi, en pointillés, comme un dernier art de vivre avant évanouissement, traversé de quelques rares figures tutélaires : l'oncle Georg et son amour de la vraie culture, la grande poétesse Maria et la grâce inaccessible de son verbe, Gambetti, l'ami italien au rire communicatif.

Première partie : Rome

Premier acte

1. Le télégramme
2. L'oncle Georg
3. Première leçon
4. La mère à Rome

Deuxième acte

1. Maria
2. Le mariage de Caecilia
3. Deuxième leçon
4. Le rêve

Deuxième partie : Wolfsegg

Troisième acte

1. Dans la cuisine
2. Sunlicht
3. Les journaux
4. Je me rase...
5. La Villa des enfants

Quatrième acte

1. Les invités aux obsèques
2. Le dîner
3. Le dîner de Spadolini
4. La nuit
5. Autodafé



Auslöschung

→ ET AUSSI ...

DU 16 JANV AU 6 FÉV

Au cinéma MK2 Hautefeuille, Coup de Cœur consacré au cinéaste polonais Wojciech Has :

L'ensemble des films présentés sont des adaptations littéraires : *Le Nœud Coulant* (1957), *L'Or de mes rêves* (1961), *Le Manuscrit trouvé à Saragosse* (1964), *La poupée* (1968), *La Clepsydre* (1973),

Une histoire banale (1982), *Les tribulations de Balthazar Kober* (1988). Films en polonais, sous-titrés en français. Séances à 11h tous les jours.

Tarif préférentiel pour les spectateurs d'*Auslöschung* (sur présentation du billet) : 4€ au lieu de 4.5€.

MK2 Hautefeuille,
7 rue Hautefeuille, 75006 Paris.



Prochains spectacles

→ PETIT ODÉON

30 JANV - 16 FÉV

Jimmy, créature de rêve

texte, mise en scène et interprétation
Marie Brassard

Jimmy n'a pas de sexe. Ou plutôt il en a trop, ou encore un peu des deux, cela dépend. Jimmy n'a pas d'âge non plus. Ou plus exactement, il est né à trente-trois ans, en 1950. Jimmy n'a pas de mère. Son père, un général américain, l'a conçu au cours du rêve inavouable que lui inspira son désir pour un certain Michel. Jimmy est une créature de rêve - d'une beauté qui n'est pas de ce monde. Il vit quelque part, aussi bien de jour que de nuit, dans l'imagination de Marie



Brassard, où il a mûri peu à peu à l'abri de la censure et des impératifs de la raison. Depuis des années, Brassard avait pris l'habitude de se jeter elle-même comme un appât dans sa mer onirique et de noter le résultat. Jimmy a mordu à l'hameçon. Qu'il soit bizarre, mi-fantôme mi-fantasma, n'était pas fait pour inquiéter une artiste aussi au fait des prestiges du théâtre et de l'autre scène. Auteur et comédienne, Marie Brassard a joué dans la plupart des mises en scène de Robert Lepage. Familière des métamorphoses et des fictions, elle est aussi scénographe, créatrice de costumes, metteur en scène. Pour nous présenter Jimmy - à moins que ce ne soit l'inverse-, Marie Brassard est le médium rêvé.

Avec Jimmy, créature de rêve, Marie Brassard raconte une histoire savamment et délicieusement entortillée où elle vous promène, tel un oiseau dans la main, palpitant, entre la vie rêvée et le rêve vécu. Son écriture est aussi complexe, déroutante et surréaliste que sa mise en scène est sobre et lumineuse.

Le Soleil - Montréal - juin 2001

Marie Brassard, une des comédiennes les plus intéressantes du Québec, nous offre ici une œuvre envoûtante, aérienne, sensible et drôle.

La Presse - Montréal - juin 2001

Représentations du mardi au samedi à 18h. Relâche dimanche et lundi.

→ GRANDE SALLE

7 - 17 FÉVRIER

L'hiver de force

d'après le roman de
Réjean Ducharme
mise en scène et adaptation
Lorraine Pintal

Début des années 70. Bohème québécoise. André et Nicole Ferron, ex-étudiants des Beaux-Arts, vivent de corrections d'épreuves, cherchent une place bien payée à se tourner les pouces dans la publicité, se gorgent de films avec Eddie Constantine et Edwige Feuillère, se passent du Boris Vian ou des Beatles, ou ne font rien. Puis décident de faire de leur désœuvrement un dépouillement, à vivre comme une vocation. Tout cela en compagnie de quelques amis... Tous les personnages de Ducharme sont condamnés à jouer vaille que vaille leur propre vie. Dans ses romans comme dans son théâtre, même soif d'amour, même rage de vivre en marge de la société établie.

Pour les célébrer, sa langue bégaie, secoue, cogne dur et baroque, invente ses idiomes, nous atteint comme par chocs lyriques, électriques. Car l'hiver selon Ducharme n'est pas un élément folklorique de carte de Noël. Pour les Québécois, cet hiver de force est le symbole d'une lutte constante que nous menons pour rester ce que nous sommes face à l'impérialisme américain. Notre poésie s'y trouve, notre humour s'y loge, notre tendresse y meurt parfois. Notre détresse s'en nourrit.

Extrait d'un texte de Lorraine Pintal

Puis demain, 21 juin 1971, l'hiver va commencer, une dernière fois, une fois pour toutes, l'hiver de force (comme la camisole), la saison où on reste enfermé dans sa chambre parce qu'on est vieux et qu'on a peur d'attraper du mal dehors, ou qu'on sait qu'on ne peut rien attraper du tout dehors, mais ça revient au même.

Réjean Ducharme

Représentations du mardi au samedi à 20h. le dimanche à 15h. Relâche lundi.

→ PETIT ODÉON

SAMEDI 9 FÉVRIER

Carrefour de l'Odéon

Itinéraire de Pierre Guyotat.

En présence de Pierre Guyotat.

Rencontre préparée et animée par Jacob Rogozinski, avec la participation de Catherine Brun (chercheur, auteur d'une thèse sur Pierre Guyotat), Chloé Delaume (écrivain), Bertrand Leclair (écrivain et critique à la *Quinzaine Littéraire*), Catherine Malabou (philosophe), Michel Surya (écrivain et directeur de la revue *Lignes*).

Textes lus par Pascal Bongard.

L'œuvre de Pierre Guyotat est marquée par l'intensité de sa charge métaphysique et sexuelle, par son effort pour inventer une langue à la mesure de ses enjeux. C'est cette écriture risquée, étrangère aux modes et à la bienséance littéraires, que nous voulons interroger.

Grande salle.

Entrée libre.

Renseignements : 01 44 41 36 44.

LES 19 ET 20 FÉVRIER

Textes dits

T'as le bonjour de Bertha

Le long adieu

Ma dernière montre en or massif
trois pièces en un acte de
Tennessee Williams.

lecture dirigée par André Roche
(distribution en cours)

Petit Odéon.

Entrée libre.

Renseignements : 01 44 41 36 68.

→ PETIT ODÉON

14 - 30 MARS

Beckett : Fragments de théâtre I & II

de Samuel Beckett

mise en scène Annie Perret

avec Gilles Arbona et Hervé Briaux

REPRISE

Un abrégé lumineux : Ne manquez pas ces deux petites pièces avec Gilles Arbona et Hervé Briaux : ce sont deux bijoux. (...) Les comédiens, purs emblèmes de la risée, jubilent dans la noirceur. Des pitres sombres. Des clowns tristes. (...) Tout Beckett est là.

Frédéric Ferney - *Le Monde* - 21 juin 2001

Gilles Arbona et Hervé Briaux, dans la mesure même où ils jouent comme des as (sous l'œil attentif de la mise en scène d'Annie Perret), ne sont pas là sans être là, comme des acteurs, mais sont là en étant là, comme des hommes « vrais ». La même chose pour les mots. « words, words, words ; to be or not to be » : un moment magique de théâtre à l'envers.

Michel Cournot - *Le Figaro* - 30 juin 2001

Représentations du mardi au samedi à 18h. Relâche dimanche et lundi, et le samedi 16 mars.



SAISON 2001 - 2002

GRANDE SALLE

- 27 SEPT / 28 OCT** **Léonce et Léna** Georg Büchner / André Engel
- 8 / 18 NOV** **Giulio Cesare** *(en italien, surtitré)*
d'après William Shakespeare
Romeo Castellucci / Societas Raffaello Sanzio
- 29 NOV / 9 DÉC** **Woyzeck** *(en danois et anglais, surtitré)*
Georg Büchner / Robert Wilson / Tom Waits - Kathleen Brennan
- 22 DÉC / 5 JANV** **Un fil à la patte** Georges Feydeau / Georges Lavaudant
- 8 / 13 JANV** **Identité Caraïbe** - théâtre, musique, littérature
avec la Scène Nationale de Guadeloupe
- 22 JANV / 2 FÉV** **Auslöschung / Extinction** *(en polonais, surtitré)*
d'après Thomas Bernhard / Krystian Lupa
- 7 / 17 FEV** **L'hiver de force** Réjean Ducharme / Lorraine Pintal
- 22 / 26 FEV** **Die Möwe / La mouette** *(en allemand, surtitré)*
Anton Tchekhov / Luc Bondy
- 28 / 31 MARS** **Was ihr wollt / La nuit des rois**
William Shakespeare / Christoph Marthaler *(en allemand, surtitré)*
- 25 AVRIL / 31 MAI** **La mort de Danton**
Georg Büchner / Georges Lavaudant

PETIT ODEON

- 7 / 24 NOV** **C'est à dire** Christian Rullier / Christiane Cohendy
- 11 / 29 DÉC** **Monsieur Armand dit Garrincha**
Serge Valletti / Patrick Pineau / Eric Elmosnino
- 30 JANV / 16 FÉV** **Jimmy, créature de rêve**
Marie Brassard
- 14 / 30 MARS** **Beckett : Fragments de théâtre I & II**
Samuel Beckett / Annie Perret / Gilles Arbona et Hervé Briaux
- 14 / 31 MAI** **Lenz**
Georg Büchner / Marie-Paule Trystram